

L'éclatement de la forme

Pierre Raphaël Pelletier, *Il faut crier l'injure*, roman, Le Nordir, 1998, 200 pages

Pierre Karch, *Le nombril de Scheherazade*, roman, Prise de parole, 1998, 184 pages

Paul Savoie

Numéro 100, janvier 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41644ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Savoie, P. (1999). Compte rendu de [L'éclatement de la forme / Pierre Raphaël Pelletier, *Il faut crier l'injure*, roman, Le Nordir, 1998, 200 pages / Pierre Karch, *Le nombril de Scheherazade*, roman, Prise de parole, 1998, 184 pages]. *Liaison*, (100), 28–29.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

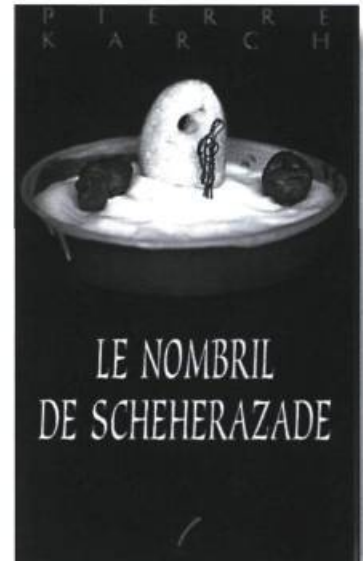
<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

'éclatement de la forme

Paul Savoie



Pierre Raphaël Pelletier, *Il faut crier l'injure*, roman, Le Nordir, 1998, 200 pages



Pierre Karch, *Le nombril de Scheherazade*, roman, Prise de parole, 1998, 184 pages

Les nouveaux romans de Pierre Raphaël Pelletier et Pierre Karch nous invitent à un spectacle parfaitement agencé, même s'il y est question de l'imprévisible, de l'inattendu. Ces romans ont en commun un travail en profondeur sur la forme et, parce que rien n'est laissé au hasard, ils transportent quiconque veut s'y laisser glisser dans les zones merveilleuses des grands ou des petits virages. Ici, tout est déroute, déviation, sans que rien ne dérape tout à fait.

Dans le cas de *Il faut crier l'injure*, Pierre Raphaël Pelletier nous ramène sur le terrain fertile et bien exploité de son roman précédent, *La voie de Laum*, avec plus ou moins le même personnage principal, ou du moins une des incarnations de ce même personnage qui, semblerait-il, est à la fois une projection de son propre vécu et une façon de se servir d'une réalité (biographique) et d'une zone (un lieu géographique) pour créer un jeu infini de miroirs et de réfractions. Par l'heureuse astuce de la transformation constante des points de repère, l'auteur nous situe sans cesse au milieu d'une action tout en nous éloignant de son centre véritable. Les pôles sont bien établis. Au milieu du territoire physique, se trouve, bien sûr, le chêne; et au centre de son existence, il y a le fils, Francis. Par contre, dans son for intérieur, la multiplication des «je» rendus de

plus en plus irrécupérables par l'effet de la drogue et de l'alcool, crée des zigzags constants. Donc, à tous les niveaux, il existe des points de fuite; et, au centre, une conscience qui ramène tout à une sorte de cri de cœur, parfois sous forme d'un discours de «déparleur» ou d'une rage sans fond, parfois par le biais de réflexions sobres, marqués d'un grand savoir et d'une grande lucidité. Il s'y trouve aussi, toujours, une détresse en quête de moments tendres, une angoisse qui ne sait plus sur quel paysage danser. Ici, donc, une forme qui semble à chaque instant sur le point de déraiper, une série de monologues qui bifurquent sans cesse, un style hachuré, ponctué de hoquets et d'injures, qui semble vouloir sombrer dans l'insolence pure, dans une sorte de délinquance qui ne rime à rien. Mais heureusement, au milieu de toutes les déroutes et de tous les paysages plantés là comme des piquets, il y a ce chêne, cette image que le personnage principal et son fils cherchent à cerner, image d'un enracinement profond dans la terre tout comme le père s'enracine dans son fils ou que l'auteur s'enracine profondément dans son devenir, dans tout ce qui l'assomme et l'assombrit tout en lui donnant sons sens de gravité inébranlable. De là, dans cet univers éclaté, vient sa lucidité fragile, qui risque si souvent de sombrer sous les intempéries mais qui ne s'écrase jamais tout à fait.

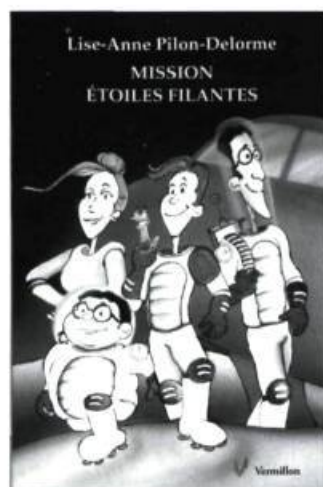
Le roman de Pierre Karch, *Le nombril de Sheherazade*, même s'il joue merveilleusement bien avec les attentes d'une lectrice ou d'un lecteur avide de surprises, procède d'une volonté très différente de celle de Pelletier. Ici, tout fonctionne au niveau de l'agencement des événements. Tout est voulu, calculé, afin de produire tel effet. Nous sommes entre les mains d'un raconteur-né qui choisit d'utiliser la forme du conte pour nous donner une sorte d'anti-conte. Car, à l'intérieur de la narration même, il y a les histoires que raconte le personnage principal, Sam, qui n'est pas tout à fait ce qu'il semble, car il s'agit ici d'une femme qui se fait prendre pour un homme mais qui se déguise en femme; et les histoires que raconte Sam sont interrompues, reprises plus loin, sans que les interruptions n'éclaircissent vraiment les enjeux ni que les histoires intercalées dans l'histoire plus grande qu'est ce pseudo-roman n'offrent des points de repère ou des pistes véritables. Il s'agit bel et bien de jeux de miroirs, sauf que les reflets semblent servir principalement à dérouter. L'ensemble du texte renvoie sans cesse aux *Mille et une nuits*, tant par la forme narrative qui est privilégiée par l'auteur que par les allusions fréquentes qui en sont faites dans le roman. Or, ces renvois servent plutôt d'intertexte, sont le rappel d'une suite ininterrompue qui, le croirait-on, devrait nous fournir quelques indices, peut-être une clé à l'enchaînement des événements, ou du moins à leur agencement. Mais il n'en est rien. Cet élément constitue un élément trompeur parmi d'autres. Par espièglerie peut-être de la

part de l'auteur, cela devient une forme artificielle, une fausse-piste de plus dans ce mystère de l'inattendu. Car, on l'aura vite deviné, à mesure que les cadavres se multiplient et que l'on semble s'éloigner de plus en plus de la vérité, ou que la vérité revêt de moins en moins d'importance, l'auteur semble nous dire que l'essentiel ne consiste ni à découvrir le meurtrier ni à connaître le motif véritable des meurtres mais bel et bien à se laisser prendre au vertige du spectacle, une espèce de jeu de trapéziste sur un fond infini d'ambiguïtés. Dans cet univers que nous dessine Pierre Karch, tout est vrai comme tout est faux. Le vrai se trouve le plus souvent imbriqué dans le faux ou dans le faux-semblant. Car l'auteur, même lorsqu'il nous révèle quelque chose, continue à nous le cacher, dans une prestidigitation qu'il mène de main de maître, du début à la fin de son jeu d'illusions.

Voici donc deux romans où la forme et le fond se conjuguent de façon étonnante. Chez Pelletier, cette confusion se veut un reflet d'un monde intérieur trouble; chez Karch, il s'agit d'une confusion purement ludique, un jeu de cache-cache sans fin. Dans un cas comme dans l'autre, nous sommes entre mains sûres, qui savent nous entraîner sur leurs chemins bien tracés, qui nous mènent et nous emmènent. C'est une déroute délicate. On se fait prendre dans une toile d'araignée délectable. Le brouillage des pistes, le piège en valent sans cesse la peine.

LES ÉDITIONS DU VERMILLON

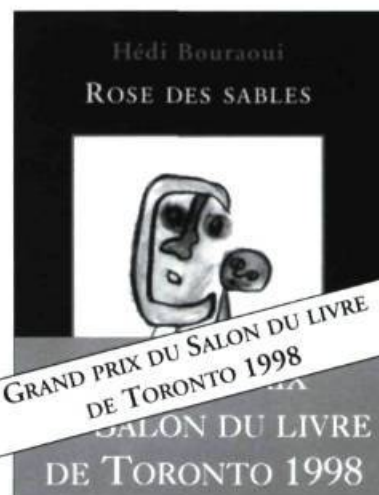
TROIS NOUVEAUTÉS



LISE-ANNE PILON-DELORME
Mission Étoiles filantes. Mini-roman
illustré par Gabriel Pelletier
9 \$



JACQUES FLAMAND
Étiennette prend le train. Conte
illustré par Magali
8 \$



HÉDI BOURAOUI
Rose des sables. Conte
illustrations d'Adam Nidzorski
15 \$